

par Pietro della Vecchia). Les images ont une place centrale dans la démarche de M. Mulsow. L'analyse palpitante du *Portrait d'un jeune homme* de della Vecchia, qu'il relie à la circulation des travaux du mathématicien Erhard Weigel en Italie du Nord à partir d'une feuille volante peinte sur le tableau, est représentative d'une méthode d'historien-détective qui procède « d'énigme en énigme » (p. 197). Là où les traces manquent, l'auteur tire des hypothèses, mais toujours avec une importante prise en compte des contextes.

De tout cela, « en résulte-t-il une autre histoire des idées à l'époque moderne » (p. 304), comme M. Mulsow se le demande lui-même en conclusion ? Le sentiment de nouveauté est certainement accru par la manière vertigineuse qu'a l'auteur de mobiliser des notions endogènes à l'histoire (« niches », « charge subversive inférentielle », « nivellement », « philosophie sublimée », « épistémologie des vertus », « microgrammes »). Et presque chaque chapitre offre en effet une proposition programmatique forte : M. Mulsow compare de ce fait le livre à un film à sketches, une mosaïque « de petites histoires qui restent à écrire » (p. 305). Mais, si l'on considère ne serait-ce que l'historiographie française, où l'histoire culturelle (le champ avec lequel l'auteur fait le plus dialoguer son histoire des idées) est prévalente depuis des décennies, il n'est pas si évident que toutes ces histoires restent véritablement à écrire : les travaux sur l'histoire de la numismatique ou de la lecture la plume à la main y étaient déjà importants avant même la publication de la version allemande. Il n'en demeure pas moins que M. Mulsow déploie un degré d'érudition, de solidité analytique et de créativité difficiles à égaler. Au public francophone, son livre offre non seulement le panorama d'un milieu intellectuel dont il est encore peu familier – celui de l'Allemagne du Nord au tournant de 1700 –, mais aussi une source d'inspiration méthodologique.

JOSÉ BELTRÁN

jose.beltran@cnrs.fr

AHSS, 10.1017/ahss.2023.112

1. Martin Mulsow, *Knowledge Lost: A New View of Early Modern Intellectual History*, trad. par H. C. E. Midelfort, Princeton, Princeton University Press, [2012] 2022.

2. *Id.*, « Qu'est-ce qu'une constellation philosophique ? Propositions pour une analyse des réseaux intellectuels », n° spécial « Histoire et philosophie », *Annales HSS*, 64-1, 2009, p. 81-109.

3. Robert Darnton, *The Literary Underground of the Old Regime*, Cambridge, Harvard University Press, 1982.

Martin Mulsow

Überreichweiten. Perspektiven einer globalen Ideengeschichte

Berlin, Suhrkamp, 2022, 718 p.

« Pour les historiens français, l'histoire intellectuelle existe à peine¹. » À la lecture de cette déclaration d'Antoine Lilti, recenser dans les *Annales* un ouvrage qui se présente comme une histoire intellectuelle globale pourrait faire figure d'entreprise insensée. Heureusement, comme l'a également précisé ce dernier, la réalité est plus complexe. En outre, l'auteur du travail en question, Martin Mulsow, se trouve être une plume familière des lecteurs des *Annales*². Quant au livre lui-même, il s'oriente résolument vers des propositions qu'A. Lilti a envisagées comme le moyen d'un rapprochement entre la recherche historique française et le champ disciplinaire de l'histoire intellectuelle.

L'enquête de M. Mulsow paraît à un moment où les praticiens de l'histoire intellectuelle sont encore aux prises avec de grandes questions relatives à la manière de répondre aux défis de ce qui a été conçu comme le « tournant global » en histoire. La spécificité de l'approche de M. Mulsow transparait déjà dans sa manière de formuler le problème dans l'introduction méthodologique très détaillée qui précède ses enquêtes. Tout l'enjeu réside ici dans le souhait de conférer à l'histoire intellectuelle une dimension « globale » sans retomber dans une histoire des idées à la Arthur O. Lovejoy. En d'autres termes, M. Mulsow se demande comment, en « devenant globale », l'histoire intellectuelle peut conserver la précision qu'elle a acquise en adoptant certaines propositions de l'histoire culturelle et résister ainsi à la tentation de regarder à nouveau vers de « grandes idées » – l'équivalent, dans l'ordre « intellectuel », de la fascination de nombreux praticiens de l'histoire globale pour les macrostructures économiques « dures ». La solution envisagée consiste

principalement à concevoir l'histoire intellectuelle, dans le sillage de Peter Burke, comme une histoire culturelle des pratiques intellectuelles et à produire du global avec les outils de la microhistoire (dont le bref mais dense épilogue de l'ouvrage chante les louanges).

Bien que cette solution ne soit pas nouvelle, elle se révèle ici très originale, tant dans son articulation théorique que dans sa réalisation concrète, qui se déploie au travers des huit études de cas encadrées par l'introduction et l'épilogue. L'originalité réside dans la tentative d'interpréter le début de la période moderne, le domaine de spécialisation de l'auteur, comme une période d'*Überreichweiten* – ce qui nous ramène au titre de l'ouvrage. Difficile à traduire littéralement, le terme suggère que cette période historique a constitué un temps durant lequel de nombreux acteurs historiques, en particulier des savants, ont constamment été débordés lorsqu'ils s'efforçaient de traiter, à la manière de stations de radiodiffusion, les masses d'informations recueillies dans des régions plus ou moins éloignées du globe. Les savoirs modernes ont ainsi souvent produit une image floue et labyrinthique du monde – en allemand, *Überreichweite* revêt précisément la signification technique d'une émission qui, en raison de conditions atmosphériques spécifiques, dépasse la portée prévue. De prime abord, la métaphore, séduisante mais quelque peu obscure, paraît relever d'une histoire intellectuelle nostalgique de son noble passé d'histoire des idées. En réalité, M. Mulsow s'en sert pour repenser la notion d'idée, brumeuse et controversée, en lui conférant une signification beaucoup plus tangible et concrète, celle d'une référence linguistique ou textuelle conçue comme la forme première de la pratique intellectuelle. Parallèlement, la métaphore invite le lecteur à envisager le début de la modernité comme une période de « référence risquée » à des personnes, des objets et des événements lointains et encore peu connus (p. 56).

Dans l'introduction, la notion d'*Überreichweiten* est intégrée à un ensemble d'outils conceptuels originaux censés fournir à l'historien et à l'historienne des pratiques intellectuelles les moyens d'aborder ses objets de manière « globale ». Cet outillage doit beaucoup au travail sur la langue et le contexte tel qu'il a été mené par l'« école de Cambridge », ainsi qu'à

l'intérêt pour les canaux de communication et les aspects matériels de la culture savante qui caractérise les approches praxéologiques et la *Konstellationsforschung* (autant de sujets sur lesquels l'auteur a publié de nombreuses études). M. Mulsow conçoit notamment les inférences savantes de ses acteurs en termes de « chaînes » d'information que l'historien et l'historienne doivent reconstituer de la manière la plus complète possible, souvent en se frayant un chemin à travers une « double hélice » constituée par la « mémoire culturelle » des acteurs et par l'histoire de la transmission « effective » d'un certain savoir ou corpus (p. 20, 30-32 et 35-37). À l'aide de ces outils, qui peuvent également être compris comme une reprise idiosyncrasique de la technique du « suivre » caractéristique de la microhistoire, M. Mulsow poursuit les inférences de ses acteurs là où elles le mènent. Et elles le mènent loin, à la fois dans le temps et dans l'espace. La première partie plonge dans des couches temporelles particulièrement profondes et esquisse une histoire globale de l'hermétisme (en suivant des momies itinérantes) et de la théorie des « pré-Adamites » (en s'attardant sur les « chocs chronologiques » transculturels). La deuxième partie explore les liens réciproques entre savoirs naturalistes de la première modernité et étude des langues « exotiques » en s'intéressant à la circulation de fragments d'information énigmatiques relatifs à la pharmacopée ottomane, aux substances alchimiques et aux pétroglyphes sibériens (qui ressemblent à des caractères chinois). Dans la troisième et dernière partie, c'est l'hérésie qui se voit globalisée. M. Mulsow y étudie les convergences « négatives » du socinianisme et du monothéisme islamique au début des temps modernes. Il enquête sur l'argument apologétique en faveur de l'existence de Dieu, qui était fondé sur le prétendu accord de tous les peuples, l'envisageant comme un « moteur de globalisation » (p. 480), ainsi que sur la destinée globale du diable au sein des rencontres entre notions et pratiques religieuses indigènes et coloniales en Amérique latine. Les huit chapitres déroulent ainsi une série d'épisodes transcontinentaux. Chacun d'eux produit un changement d'échelles ou de cadres, et peut également être considéré comme une séquence d'histoires connectées dans lesquelles – et ce fait importe pour l'auteur – la connexion est parfois

manquée. Dans ces cas (comme dans d'autres d'ailleurs), M. Mulsow se sert d'un autre outil conceptuel, qui consiste en des « digressions » (*Abschweifungen*, p. 48) narratives lui permettant de contourner le danger de la téléologie eurocentrée. Systématiquement, l'historien se demande comment les choses se présentaient de l'autre côté du miroir, que ce soit au Moyen-Orient, en Chine, en Afrique ou en Amérique latine.

L'enquête menée par M. Mulsow laisse-t-elle quoi que ce soit à désirer ? La réponse à cette question rituelle dépendra sans doute de l'expertise de chaque lecteur sur les objets présentés dans les huit études de cas. De manière plus significative encore, elle variera en fonction des différentes attitudes méthodologiques attestées dans le champ de l'histoire intellectuelle et eu égard à cette dernière – attitudes qui dépendent à leur tour des différents (et contingents) mécanismes de socialisation propres au monde universitaire contemporain. Pour la présente lectrice, il y a quelques points qui méritent d'être questionnés de manière plus approfondie.

Pour commencer, la métaphore de l'Überreichweite, aussi merveilleusement poétique soit-elle, est de temps à autre utilisée par M. Mulsow dans le sens négatif d'exagération, comme pour dire que ses acteurs historiques ont *mal* interprété ou ont *mécompris* quelque chose que, de notre point de vue actuel, nous *appréhendons mieux*. Cette attitude semble être en contradiction avec la parfaite conscience qu'a M. Mulsow de sa propre situation historique (et géographique). On pourrait tout aussi bien renoncer à de tels jugements et considérer les *Überreichweiten* des savants de la première modernité comme les antécédents de nos propres inférences, qui ne sont peut-être pas moins risquées, dans le contexte de la recherche universitaire d'aujourd'hui. M. Mulsow semble d'ailleurs rejoindre une position de ce type dans le chapitre 7, lorsqu'il considère la recherche du *consensus gentium* au sujet de l'existence de Dieu au début de l'ère moderne comme une sorte d'anticipation de la formation du champ contemporain des études religieuses.

Vers la fin de ce même chapitre 7 – et c'est là mon deuxième point –, l'auteur revisite les travaux de certains historiens du ^{xix}e siècle, comme Aby Warburg et A. O. Lovejoy. Il entreprend

un recyclage de certains aspects de leurs théories afin de forger une nouvelle « géographie des idées », « géologie des idées » et « chimie des idées » (p. 425-434). Ce retour en force (nostalgique ?) de la notion d'idée est-il compatible avec la microhistoire globale et culturelle des pratiques intellectuelles défendue par l'auteur, avec sa poursuite des inférences savantes risquées qui se focalise sur les acteurs ? D'autre part, est-il possible (ou simplement souhaitable) en histoire intellectuelle, voire en histoire tout court, d'abandonner complètement les « idées » ?

Si je n'ai pas de réponses à ces questions, je voudrais conclure par une observation relative aux catégories (et aux catégorisations) traditionnelles. Dans une note, M. Mulsow insiste sur le fait que l'*Ideengeschichte* dont il est question dans le sous-titre de son ouvrage doit être comprise comme une « histoire intellectuelle » et qu'en ceci elle se démarque de la vieille *Geistesgeschichte* (« histoire de l'esprit ») allemande, qui convoque des associations hégéliennes – et d'autres plus problématiques encore (p. 485, n. 17). Cependant, dans un passé récent, il plaide dans un court article pour une « nouvelle » *Geistesgeschichte*, qu'il regarde comme l'équivalent allemand longtemps recherché de l'« histoire intellectuelle ». Si les propositions méthodologiques particulières présentées dans cet article sont très stimulantes et globalement alignées sur celles avancées dans *Überreichweiten*, la tentative consistant à réactualiser de vieilles catégories théoriques dépassées par la pratique historique de M. Mulsow lui-même apparaît moins convaincante. Une telle entreprise peut s'expliquer par la nécessité d'adopter une position définie dans le champ actuel des études historiques, en l'occurrence en se forgeant une figure d'« historien intellectuel » et en s'adressant à des collègues qui se conçoivent de manière similaire³. Pourtant, l'impératif de la microhistoire qui invite à « suivre » son objet ne nous oblige-t-il pas à aller là où celui-ci nous mène, sans tenir compte des frontières disciplinaires ? Et n'est-ce pas là le sens de la célèbre affirmation d'A. O. Lovejoy selon laquelle « les idées sont les choses les plus migratoires au monde » ? Si donc les historiens socialisés dans le champ de l'histoire intellectuelle et/ou de l'histoire de la philosophie sont prêts à

rejeter une autre affirmation d'A. O. Lovejoy, tout aussi massive, selon laquelle le travail de l'histoire des idées est « la partie centrale et la plus vitale » de l'histoire⁴, n'est-il pas possible de faire un pas de plus ? Pourquoi ne pas user des « idées » comme de simples entrées dans un monde fascinant, conçu de manière holistique et qui ne peut être correctement appréhendé qu'en suivant jusqu'au bout la descente des idées dans « le royaume sublunaire de l'expérience historique »⁵ ? Ou bien ce délestage du « poids des disciplines », pour citer encore A. Lilti, ne constitue-t-il qu'un espoir illusoire ? Quelle que soit la réponse de principe à cette question, il semble que ce soit exactement ce que M. Mulsow a accompli et c'est précisément pour cette raison que son enquête a beaucoup à offrir à tous lecteurs intéressés par l'histoire de la première modernité, au-delà du cercle restreint de l'histoire intellectuelle. En une véritable *Überreichweite*, il s'agit d'un livre qui réalise plus qu'il ne préconise.

ZORNITSA RADEVA

radeva@ieg-mainz.de

AHSS, 10.1017/ahss.2023.133

Traduction de Catherine König-Pralong

1. Antoine LILTI, « Does Intellectual History Exist in France? The Chronicle of a Renaissance Foretold », in D. M. McMAHON et S. MOYN (dir.), *Rethinking Modern European Intellectual History*, New York, Oxford University Press, 2014, p. 56-73, ici p. 56.

2. Martin MULSOW, « Qu'est-ce qu'une constellation philosophique ? Propositions pour une analyse des réseaux intellectuels », *Annales HSS*, 64-1, 2009, p. 81-109.

3. *Id.*, « Kann es eine neue Geistesgeschichte geben ? », *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 97-1, 2023, p. 183-188. Voir la première phrase de l'article de M. Mulsow : « C'est étrange de ne pas pouvoir dire ce que l'on est. Quand on me pose la question en anglais, la réponse est simple : 'I am an intellectual historian.' Mais en allemand ? » (*ibid.*, p. 183 et 187).

4. Arthur O. LOVEJOY, « Reflections on the History of Ideas », *Journal of the History of Ideas*, 1-1, 1940, p. 3-23, ici p. 4 et 8.

5. Donald R. KELLEY, *The Descent of Ideas: The History of Intellectual History*, Aldershot, Ashgate, 2002, p. 1.

Stéphane Van Damme

Les voyageurs du doute. L'invention d'un altermondialisme libertin (1620-1820)

Paris, Fayard, 2023, 368 p.

Peut-on relativiser l'idée d'une globalisation triomphante qui se serait imposée au temps des conquêtes coloniales et qui aurait été alimentée par la pensée des Lumières ? Peut-on définir cette entreprise autrement que de manière négative, par une forme de contestation, consciente ou non, de la pensée dominante, à valeur politique ou religieuse ? C'est le but que se donne le livre de Stéphane Van Damme : penser les origines intellectuelles d'une forme d'« altermondialisation », entre les *xvi^e* et *xviii^e* siècles, comme un « régime des savoirs qui a cherché à élaborer une véritable épistémologie » (p. 11). S'appuyant alors sur l'idée que l'approche des savoirs lointains a toujours été associée aux manifestations du scepticisme, idée qu'il trouve déjà chez Claude Lévi-Strauss, l'auteur revient sur les travaux d'un ensemble de savants et de voyageurs de la période moderne pour explorer les trois formes d'un « altermondialisme géographique, naturaliste et philologique » (p. 286). Ceux qu'il présente alors comme des « voyageurs du doute » sont donc des auteurs (voyageant ou non) d'inspiration sceptique, libertine, matérialiste qui, dès le *xvi^e* siècle, élaborèrent de manière plus ou moins évidente une vision du monde alternative à celle proposée par le pouvoir politique et religieux (essentiellement la monarchie absolutiste française et le catholicisme des missionnaires jésuites).

Du point de vue de la méthode, l'ouvrage analyse donc un ensemble très étendu de documents rapportant des informations sur les territoires explorés par les voyageurs, ce qui fait en soi l'un des intérêts et des richesses de l'étude : récits de voyage, récits de découverte géographique, herbiers, collections de curiosités, cartes, globes et planisphères, ou encore écrits portant sur l'astronomie, la médecine et les sciences de la nature. Grâce à ce travail, l'auteur met en avant un discours savant qui repose sur d'importantes connaissances objectives, contestant non seulement l'autorité de la religion, mais aussi la toute-puissance politique de la monarchie française, incarnée par